6e ANNÉE, N° 323. — DIMANCHE, 24 AOUT 1851.

ON S'ABONNE:
A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal *A Galata*.
DANS LES VILLES DU LITTORAL, à l'Agence des Paquebots français.
A MALTE, chez *M. G. Muir*, libraire.
A MARSEILLE, chez Me veuve *Camoin*.
A LONDRES, chez *MM. James Comis et Son*. Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE
ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:
CONSTANTINOPLE .... un an, 8 colonat
6 mois, 4 »
PROVINCES ET ETRANGER un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:
La ligne........... 5 piastres de G.-S.
Le journal parait les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.
Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 24 Août.

Il n'est point de sujet plus intéressant que celui qui forme le fond de cet article, dû à l'auteur des *Voies de communications* et du *Canal de Custendjé*. L'écrivain valaque résume avec la précision et la clarté qui distinguent son style, une importante brochure d'un écrivain anglais, M. Skene, sur l'état de la force armée de la Turquie. Cet ouvrage est divisé en trois époques qui comprennent : la première, la période de succès et de dégénération qui forme l'histoire de la Turquie conquérante; la seconde, la période de transition ou l'abolition énergique des abus et la restauration de l'Empire; la troisième, la période de régénération, celle des réformes pacifiques dans l'organisation de l'armée et de l'administration. L'écrivain donne une idée de l'État des forces de la Turquie à ces diverses époques, en décrivant le mode d'organisation de l'armée à chacune d'elles, le nom et le chiffre des troupes, leur emploi et leur distribution. Il établit ensuite un très remarquable parallèle entre Sultan Mahmoud et son fils, le Sultan actuel, et assure à la Turquie un avenir de progrès et de prospérité par le talent qu'a le Sultan de s'entourer de conseillers éclairés, d'hommes d'État intelligens qui ont su former école et créer pour l'avenir une génération d'hommes d'État dont le courage égalera leur courage et qu'ils laisseront après eux, nourris et pénétrés de leurs idées réformatrices, pour continuer la mise à exécution du nouveau système, le salut de l'Empire Ottoman. Il termine enfin cet article en donnant le chiffre de la force armée actuelle de la Turquie, qui peut être facilement de 664,000 hommes, et place cet Empire au rang des puissances considérables de l'Europe.

The three eras of ottoman history, tel est le titre du nouvel ouvrage de M. Skene. C'est un essai politique sur les dernières réformes en Turquie. L'auteur considère principalement l'Empire sous le point de vue de son importance dans le cas d'une conflagration générale. L'intérêt qui s'attache à toutes les publications de l'écrivain du *New Monthly Magazine*, est encore augmenté par le rapport qu'offre son sujet avec la situation douloureuse où la société est placée à un moment où les hommes politiques les plus sérieux considèrent l'état actuel de l'Europe comme précaire et menacé d'un changement dangereux. Il n'est sujet qui puisse être d'un intérêt plus vital ni de moment mieux choisi pour fixer l'opinion de l'Europe sur l'état de la Turquie et montrer que cet Empire peut aujourd'hui, comme autrefois, lutter avec succès contre la barbarie, de quelque côté qu'elle vienne et sous quelque forme qu'elle se présente.

M. Skene a su donner, dans une centaine de pages, un aperçu complet de l'histoire de la force armée en Turquie. Ainsi qu'il l'indique sur le titre, l'auteur partage l'histoire de l'armée ottomane en trois époques ou ères. La première de ces époques comprend deux périodes, celle des succès continuels des janissaires, et celle de leur insubordination; elle finit avec la destruction de ce corps. La seconde époque traite de la formation de la nouvelle armée; c'est la période de transition ou d'enfantement d'un nouvel ordre de choses. La troisième époque, c'est la régénération où il se trouve aujourd'hui. Il termine par une appréciation juste et exacte de la force armée existante.

Il est difficile de donner ici une analyse satisfaisante, l'ouvrage étant lui-même une analyse très serrée de l'histoire de l'Empire Ottoman. Je ne saurai mieux faire que de rapporter les passages dans lesquels M. Skene a parfaitement indiqué et apprécié les causes premières de ces grands changemens et les circonstances qui les ont accompagnés.

L'organisation de l'armée ottomane au XIVme siècle a été, comme on le sait, la première cause de la grandeur de l'Empire. L'armée ottomane se composait de douze corps.

Le premier de ces corps était celui des janissaires, *yénitschéri* ou nouvelles troupes, corps dont la discipline était la plus sévère; il compte d'abord 12 mille hommes et ce nombre se trouve successivement augmenté; au XVIme siècle, il est déjà porté à 40 mille hommes divisés en 101 *orta* ou régiments; chaque orta comptait deux compagnies, l'une grande, *beulouk*, l'autre petite, *djamahat*. L'état major de chaque orta comprenait un *aga* ou capitaine général, un *kéaya* ou lieutenant général, un *tschaouss* ou *muhasur-aga* dont les fonctions équivalaient à peu près à celles d'un prévôt maréchal; un *kiahiadjeri* ou sous-lieutenant général et un *efendi*, ou surintendant général, remplissant les fonctions de payeur. Chacune des deux compagnies d'un orta était commandée par un *tschorbadji*, littéralement faiseur de soupe; son lieutenant portait le nom d'*odabaschi* ou quartier-maître; les autres subalternes étaient le *vékil-hardsch* ou lieutenant comptable et le *bayraetar* ou porte-drapeau. Dans chaque compagnie il y avait un *ahtchi-ousta* ou sous-officier, cuisinier en chef, un *bach-kara-kulukdji* ou sergent-major et un prévôt avec le titre de *saca* ou porteur d'eau.

Le second corps d'infanterie était celui des *djebedji* ou armuriers; il n'a jamais compté plus de dix à douze mille hommes.

Le troisième corps était celui des *topdji* ou de l'artillerie.

Le quatrième corps était celui des *toparabasdji* ou des trains d'artillerie.

Le cinquième corps comprenait l'infanterie de ligne nommée *yayia* ou *se-uen*.

Le sixième, celui des *azep* ou d'infanterie légère, se montait à 40 mille hommes.

Les six autres corps se composaient de cavalerie; c'était les *sipahi*, forts de 15 mille hommes, les *silihdar* ou cavaliers portant armures comme les chevaliers du moyen-âge. Le troisième et le quatrième corps, les *muselieman* rouges et bleus, formaient l'aile gauche dans les batailles, et chacun était fort de deux mille chevaux. Les deux autres corps étaient formés de *gureba* ou mercenaires; ils occupaient le flanc droit et étaient fort de deux mille hommes chacun.

Indépendamment de ces douze corps, il y avait un corps de cavalerie légère, *akindji* ou envahisseurs, fort de 18 à 20 mille hommes, sous le commandement de la maison de Michaloglou, et le corps des *sipahis* de province sous les ordres de leurs chefs féodaux; ce dernier corps a compté à certaines époques jusqu'à 125 mille hommes.

C'est là l'organisation à laquelle les Turcs doivent leurs succès, comme ils doivent leurs revers à la désorganisation et à l'indiscipline qui ont régné plus tard parmi les troupes. C'est par son organisation militaire que la Turquie s'est élevée sur les débris des États désorganisés et en décadence qu'elle avait plus d'une fois défendus contre les envahissemens de la barbarie. C'est à leur admirable organisation militaire que les Turcs doivent les victoires qu'ils ont remportées à Kounnin et à Kossova et qui les ont rendus maîtres de la plus belle partie du monde. A cheval sur l'Asie, l'Europe et l'Afrique, ils ont promené leurs armes victorieuses depuis le Korassan jusqu'à Vienne.

M. Skene fait commencer la période de décadence de l'armée ottomane à la bataille de St-Gothard où elle rencontre les troupes coalisées. Là, les Français, sous le commandement de Coligny, fondirent sur les Turcs, en même temps que Von Spork à la tête des Germains et le prince Charles de Lothringen avec les Chevaliers du Nord chargeaient le front de l'armée du Sultan; les janissaires lâchèrent pied pour la première fois. Voici les réflexions par lesquelles l'auteur termine cette période; il dit en parlant des Turcs : « Leur carrière de conquête était finie et c'était une carrière entièrement sans pareille dans l'histoire; ils avaient continuellement avancé, sans jamais rétrograder d'un pas. Un vaste Empire avait été fondé par la valeur héréditaire et la discipline systématique d'une portion de l'armée. Ce n'est pas là la création d'un génie militaire individuel, d'un Alexandre ou d'un Napoléon, mais bien le résultat d'une heureuse organisation admirablement secondée par la bravoure inhérente à la race Turque, qui permettait aux Sultans de suivre de père en fils les projets ambitieux du fondateur de la dynastie. Mais, à la fin de cette période de conquête, l'organisation des janissaires s'était relâchée; le prestige avait disparu et leur discipline tombait avec rapidité pendant que leur valeur indomptable dégénérait en présomption, en turbulence séditieuse vis-à-vis du gouvernement, et en cruelle tyrannie envers la population. »

Après la défaite de l'armée Turque à Peterwardein par le prince Eugène et la paix de Passarovitz où la Turquie est pour la première fois obligée de céder des parties déjà annexées à son Empire, pendant les quarante années de paix qui succédèrent à une guerre continuelle de plusieurs siècles avec les États voisins, la désorganisation continue, et devient très apparente. Dès que la paix fut rompue, l'état de l'armée s'est trouvé corrompu à un tel point, que les janissaires, au lieu de se battre à Pazardjik où le succès leur était assuré s'ils y avaient apporté leur énergie, s'occupèrent d'émeutes et mirent l'Empire à deux doigt de sa perte. Sans l'intervention européenne, la Russie et l'Autriche auraient pu peut-être ne pas se contenter du *statu quo ante bellum* dans les traités de Belgrade et de Jassy. L'auteur apprécie en ces termes cette action diplomatique de l'Europe :

« Pour la première fois, l'Europe intervenait en faveur de la Turquie; ce fut là le fait précurseur de ce système de politique fondé sur l'équilibre qui fut adopté plus tard par les hommes d'état éclairés comme base du système européen et comme la seule sauvegarde de la paix générale. Par son action le trône du Sultan fut assuré; mais l'armée qui avait converti en moins d'un siècle et demi la petite principauté de Brousse en un vaste Empire de Constantinople, et l'Empire qui, jadis, s'étendait des portes de Vienne à Tebriz en Perse, de la Pologne à l'Abyssinie et à l'Océan Indien, contenait en lui-même le germe et les élements de la discorde intestine et du dépérissement à un si haut degré, qu'au Vme siècle de leurs annales le retour fréquent des insurrections des populations, les révoltes des gouverneurs de province et les séditions de l'armée, avaient complété la désorganisation, privé huit Sultans de la vie ou du trône et condamné la nation au dommage qui devait provenir des traités de Kaïnardji et d'Akerman. »

Le Sultan Sélim III voit, le premier, le salut de l'Empire dans une réforme radicale de l'armée. Homme d'un tempérament doux et conciliant, on ne pouvait s'attendre à le voir frapper un coup si vigoureux contre un corps comme celui des janissaires. L'Empire devait attendre pour l'accomplissement d'une telle œuvre, la plus grande de toutes les réformes connues dans l'histoire, l'avènement d'un homme au bras de fer, comme la Providence en réserve au monde pour les temps opportuns. Cette œuvre, elle la destinait au Sultan Mahmoud.

Dès son avènement au trône, ce grand monarque ne perd pas un instant de vue la destruction d'un corps qui menait l'Empire vers une ruine inévitable beaucoup plus rapidement qu'il ne l'avait conduit à la grandeur. Mais la guerre contre la Russie, et plus tard la révolte du pacha de Janina et des grecs l'obligèrent à ajourner son projet jusqu'au moment favorable où il se décida à trancher la difficulté par une proclamation dans laquelle il força toutes les troupes à se soumettre de nouveau à la discipline dont elles s'étaient departies depuis un siècle et demi. Cette proclamation est appuyée d'un appel au peuple et le corps tout puissant des janissaires est terrassé en un clin-d'œil par l'énergie que le Grand Sultan puise dans la justice et la foi musulmane; grande et belle leçon dans l'histoire. Elle nous enseigne une fois de plus que la force brutale n'est pas la loi devant laquelle tout plie, et qu'elle doit succomber quand la force morale l'abandonne.

La seconde époque commence avec la formation de la nouvelle armée. Cette armée était d'abord composée de la garde, *bost-andji*, littéralement jardiniers, de la ligne, *mansuré* et de l'artillerie, *topdji*.

La garde consistait en cinq régimens d'infanterie, un régiment de gardes du corps, quatre régimens de cavalerie légère, un régiment de cuirassiers et un régiment d'artillerie à cheval; en tout 18.000 hommes.

La ligne comprenait vingt et un régimens d'infanterie, deux régimens de dragons carabiniers et douze régimens de cavalerie légère (sipahi) formant en tout 56.000 hommes. L'artillerie était formée de trois régimens avec seize batteries de six canons chacune; un régiment d'artillerie à cheval, un régiment d'infanterie d'élite, armée de grenades, un régiment de génie, sapeurs et mineurs, composant un total de 8,400 hommes. Indépendamment de cette armée, vers les derniers temps du règne du Sultan Mahmoud, suivant un décret de l'année 1835, chaque conseil provincial avait ordre d'armer un régiment; et tous les citoyens en état de porter les armes, sans exception aucune, étaient enrôlés dans ses rangs. C'était là une espèce de garde nationale, une milice locale. Peu de temps après la malheureuse campagne de Koniah contre le pacha rebelle, cette force, consistant en vingt régimens portant les noms des provinces, formait un contigent de 62,000 hommes; mais ils ne pouvaient pas compter comme troupes régulières. A cette époque, indépendamment de l'Égypte et de la Syrie, plusieurs provinces de l'Asie et de l'Europe étaient en pleine révolte en dehors de l'action du Sultan.

L'armée ottomane sous le règne du Sultan Mahmoud n'excéda donc jamais le nombre de 144,000 hommes.

Une période de transition est toujours semée de difficultés et de dangers; elle présente une occasion d'envahissement. La guerre fut déclarée à la Turquie. L'auteur, en parlant de cette guerre, sait fort judicieusement faire la part de la bravoure du petit nombre de troupes qui ont soutenu la campagne à côté de la nécessité devant laquelle elles ont dû plier.

La troisième époque commence avec l'avènement au trône du Sultan actuel; c'est la période de régénération. L'auteur ouvre ce chapitre par les réflexions suivantes : « Sultan Mahmoud comme Aristide, fut surnommé le juste, *Adil*, et quel que soit le jugement des historiens contemporains, il n'y a pas de doute que son nom passera à la postérité comme celui d'un grand homme, d'un monarque capable et d'un bienfaiteur de son pays. Mais les réformes entreprises furent loin d'être achevées par lui. Il brise des barrières qui étaient considérées auparavant comme insurmontables, et ouvre le sentier qui seul pouvait conduire à la régénération de la Turquie, sans réussir à le parcourir lui-même. La tâche glorieuse de compléter l'œuvre commencée et de donner une existence palpable à des idées qui n'existaient pas encore à l'état de faits, était réservée à son heureux successeur. Le Sultan Mahmoud put seulement excaver les fondemens et jeter la première pierre de l'édifice que le Sultan Abdul-Medjid a su ériger depuis. Une sorte de fatalité semblait poursuivre le père, tandis que, dans chaque chose que le fils entreprend, il est secondé par la fortune. La série de succès de ce dernier commence aussitôt après son avènement au trône; car, quelques mois après la défaite de l'armée de 80.000 hommes du Sultan Mahmoud à Nedjib, Ibrahim pacha, jusque là constamment victorieux, fut chassé de la Syrie par 12,000 soldats du Sultan Abdul-Medjid. Le grand succès du jeune Sultan dans le réveil de l'énergie de l'Empire, a beaucoup dépendu de la différence des moyens employés par les deux souverains pour atteindre le même but. Le père fit chaque chose lui même, se servant des hommes comme de simples instrumens; le Sultan actuel attire à lui ceux qu'il croit les plus propres à l'aider et les plus dignes de sa confiance; il s'en sert comme de conseillers et de ministres. La conséquence nécessaire a été l'inauguration du principe grand et salutaire de la responsabilité des ministres. De là un grand résultat, et, qui plus est, la bonne fortune a présidé au choix de ces ministres. Car c'est à Reschid pacha que l'Empire Ottoman doit la pensée du *Tanzimat* ou loi organique de l'égalité, de la tolérance, de la paix et de la securité personnelle, l'abolition du monopole mercantile, l'établissement des règlemens sanitaires, la soumission des provinces, la concentration de la force politique, les stipulations avantageuses de 1840 avec les grands cabinets de l'Europe et les traités de commerce qui ont été conclus avec plusieurs états étrangers. »

L'auteur apprécie de la manière suivante le Hatti-Shérif de Gul-Hané :

« Il est le plus souvent nommé la *réforme*, mais, en réalité, c'est plutôt un retour vers l'ancien ordre légal de l'administration publique, par l'extirpation de toutes les irrégularités et les abus de pouvoir qui pendant deux siècles d'anarchie et de désordre s'étaient substitués au mode légitime de gouvernement établi par la loi Musulmane et par les institutions originelles de l'Empire. Dans ce changement, il n'y a aucune innovation; tout au contraire, un Empire avait survécu aux principes qui avaient présidé à sa première ère et continuait à vivre seulement en vertu de l'impulsion puissante de son ancienne énergie persistant encore dans sa décadence; il fut rappelé à la pureté qui caractérisait son existence antérieure. Aussi la Turquie n'était point un cadavre, comme quelques écrivains l'ont prétendu, mais seulement un corps paralysé; elle se vivifia aussitôt que les lumières de la génération présente la rendirent à la vie. Elle offre maintenant le rare et intéressant spectacle d'un pays ayant complètement changé sa position politique dans le court espace de onze ou douze ans par les efforts actifs et patriotiques de quelques hommes. Ce changement salutaire promet d'être permanent, parce que ce système sera continué par les disciples et les imitateurs du petit nombre d'hommes d'état éminents; chacun d'eux est entouré d'un cercle choisi de disciples élevés dans leurs principes. Les politiques les plus expérimentés de l'Europe ont été surpris des difficultés surmontées par l'Empire Ottoman; les prédictions sur sa chûte prochaine et inévitable ont été démenties, et aucune susceptibilité ne peut s'effaroucher d'une telle méprise, car il n'est pas fréquent dans l'histoire du monde de voir un nouveau pouvoir s'élever sur les ruines d'un ancien sans que l'indépendance ne soit perdue pendant cette période de transition qui ordinairement arrête le sort des nations dans cette situation et les renverse pour faire place à une autre domination. »

Le nizam ou la force armée, telle qu'elle a été organisée par le Sultan actuel en 1842 sous l'administration du Seraskier Riza pacha, est partagée en six armées ou *ordou*. Chacune de ces armées se compose de l'armée active, *nizamia*, et de la réserve *rédif*. La partie active de chaque armée contient des corps sous le commandement de leurs lieutenans généraux respectifs, *Férik*; la réserve forme aussi deux corps commandés en temps de paix par un *Liva* ou général de brigade. Tout l'ordou est sous le commandement d'un feld-maréchal, *Muchir*. L'état-major de chaque ordou est composé d'un commandant en chef, de deux lieutenans-généraux, de trois généraux de brigade d'infanterie dont l'un commande la réserve, de deux généraux de brigade de cavalerie et d'un général de brigade d'artillerie. Dans chaque corps, il y a trois régimens d'infanterie, deux de cavalerie et un d'artillerie avec trente trois canons. Le total des douze régimens d'une armée est de 30,000 hommes; mais ce nombre est réduit en temps de paix à 25,000 pour trois corps d'armée et à 15,000 hommes pour les trois autres, parce que leur service de recrutement n'est pas encore complété. C'est donc 180,000 hommes qui sont réduits actuellement à 120,000.

La réserve de quatre des six armées consiste en onze régimens six d'infanterie, quatre de cavalerie et un d'artillerie, composant un effectif de 212,000 hommes. Les deux autres corps n'ont pas encore une réserve de soldats ayant servi cinq ans. En temps de guerre, la réserve formerait des corps de 25,000 hommes dans chaque armée, c'est-à-dire un total de 300,000 hommes. L'auteur a oublié de remarquer que le *rédif* excède de beaucoup ce chiffre dans quelques ordou, comme, par exemple, celui de Roumélie qui compte déjà plus de 35,000 hommes de réserve. Les deux services ensemble forment actuellement un total de 335,000 hommes, et, au cas où l'on voudrait les compléter, ils atteindraient le chiffre de 480,000 hommes. Indépendamment de ces armées, il y a encore six corps détachés : un dans l'île de Crète, de trois régimens d'infanterie et un de cavalerie, en tout 11,000 hommes; un autre dans le pachalik de Tripoli, composé d'un régiment d'infanterie et d'un régiment de cavalerie, en tout 5,000 hommes; un troisième à Tunis de la même force. Le quatrième est le corps central d'artillerie formé d'une brigade de sapeurs et mineurs avec des officiers ingénieurs, la brigade d'artillerie des vétérans et les garnisons permanentes de l'artillerie des forteresses de l'Hellespont, du Bosphore, du Danube, de la Servie, de l'Adriatique, des côtes de l'Asie-Mineure, des îles de l'Archipel et des côtes de la Mer-Noire, en tout 9,000 hommes; ce qui porte l'effectif actuel de l'armée à 365,000 hommes. Une autre augmentation de 32,000 hommes sera bientôt réalisée par la soumission de la Bosnie et du Nord de l'Albanie au nouveau système. On peut compter le contingent de 40,000 hommes que la Servie s'est engagée à fournir aussi bien que les 18,000 de l'Égypte. Les marins matelots et ouvriers enrôlés en brigades montent à 34,000 et la police dans tout l'Empire compte près de 30,000 hommes. Le total général des hommes armés à la disposition de la Turquie peut être fixé à 664,000 hommes, sans avoir recours aux levées occasionnelles qui sont plus faciles à réaliser en Turquie que partout ailleurs.

M. Skene a passé l'année dernière plusieurs mois à Bucarest et, par conséquent, il a pu établir un parallèle entre l'armée turque et l'armée russe.

« Dans leurs évolutions, les soldats turcs sont rapides, surtout la cavalerie et l'artillerie dont les chevaux sont excellents; mais il peut y avoir quelque chose à faire pour le perfectionnement de leur tenue sous les armes. On a remarqué dernièrement à Bucarest, où les troupes d'occupation turques et russes avaient leurs quartiers généraux, où, par conséquent, elles étaient souvent passées en revue, que les Russes étaient infiniment plus lents et que leurs exercices, comme infanterie légère, étaient de beaucoup inférieurs à ceux des Turcs, mais quand ils avançaient en ligne ou en colonnes ouvertes, les Russes, raides et droits, conservaient la distance et l'ordre un peu mieux que les Turcs. »

M. Skene, en sa qualité d'homme du métier, se livre à beaucoup de considérations pratiques sur l'organisation et l'état de l'armée turque; il indique plusieurs améliorations importantes à introduire dans l'armée. Sous ce rapport, nous recommandons cet ouvrage à l'attention surtout des officiers de l'armée impériale. L'écrit se termine par la conclusion suivante :

« J'ai essayé d'indiquer les moyens par lesquels la Turquie a atteint sa première grandeur, moyens que cet Empire a de nouveau repris depuis quelques années. J'ai indiqué aussi les causes de la décadence qui a suivi, causes qui n'existent plus; j'ai énuméré les mesures qui ont opéré les changemens favorables dans la politique. C'est à ceux qui veulent se former une opinion et porter un jugement impartial sur la Turquie, à apprécier l'influence de cet essai. Les données sont exactes, et fort de ces données, je puis dire avec confiance non seulement que l'ère de la décadence est passée dans le domaine de l'histoire Ottomane et que l'époque actuelle est véritablement une période de régénération politique; mais que si l'Empire Ottoman se trouvait de nouveau engagé dans une guerre, ses ressources militaires se trouveraient plus en harmonie avec l'exigence des circonstances qu'elles ne l'ont été pendant les deux derniers siècles, d'autant plus qu'il y a généralement de l'exagération dans l'opinion que l'on s'est formée sur les forces des États voisins et sur les moyens de défense de la Turquie. »

ION.

Nous continuons à publier la relation du voyage du Prince Stirbey dans quelques districts de la Valachie :

« Brochténi, le 15 août.

« Le Prince a passé la nuit à Brochténi, d'où il est parti deux heures après pour Calarach, où il a dû arriver dans l'après-midi. De là il devait se remettre en route le lendemain au soir pour se rendre à Ibraïla; il comptait arriver le jour suivant dans cette ville et la quitter pour être le 19 à Foekchani, où le Prince de Moldavie, qui est également en tournée, a dû arriver le même jour. Le 22, le Prince Stirbey sera de retour à Bucarest.

« En quittant Ployeschti le 7 du courant, le Prince s'est d'abord rendu à Téléga où se trouve une partie des mines de sel qui forment une branche importante du revenu public de la Valachie. Il a prescrit diverses améliorations au régime des condamnés aux travaux forcés qui y subissent leur peine, a accordé plusieurs commutations et grâces à ceux qui méritaient de l'intérêt. Les condamnés aux travaux perpétuels ont également vu commuer leur peine en travaux à temps, et ils ne seront plus enfermés dans les mines; le soir, ils en sortiront pour passer la nuit dans une maison de détention. Enfin toutes les mesures que l'humanité prescrit pour adoucir la position de ces malheureux, ont été prises en attendant que les lois qui régissent la matière puissent consacrer les dispositions analogues.

« De Téléga, le prince s'est rendu aux monastères du Sinaï et de Prédeal qu'il a visités. Il a visité aussi les travaux de la grande route jusqu'à l'extrême frontière du côté de Cronstadt, et le 12, il est arrivé à Buzeo, où il est descendu à l'évêché. Le lendemain, il a visité trois couvents qui se trouvent aux environs de cette ville. De retour, le soir, de cette excursion, le Prince s'est occupé avec sollicitude des moyens de venir en aide à l'agriculture qui a souffert de la sécheresse et d'une violente épizootie, et d'alléger les habitans de ce district d'une partie des charges qui, durant la dernière occupation militaire, ont pesé sur cette contrée plus que sur les autres. »

On nous écrit d'Yassy, le 14 août, que le Prince Grégoire Ghyka devait quitter, ce jour-là, cette ville pour faire une tournée dans les districts de la Basse-Moldavie que S. A. n'a pu visiter l'année dernière. Le Prince a d'abord dû se rendre à sa terre de Basseschti dans le district de Falchi pour assister à la consécration de l'église qu'il y a fait construire, puis il a dû continuer sa route pour les districts dont nous parlons. Notre correspondant nous mande, comme la correspondance qu'on vient de lire, que le Prince Ghyka devait se trouver le 19 à Foekchani en même temps que le Prince Stirbey. Nous sommes convaincus que cette entrevue sera favorable aux intérêts des deux Principautés.

L'article suivant du journal grec l'*Espérance* est extrait du *Courrier d'Athènes* du 18 de ce mois :

« On nous écrit de Londres, sous la date du 26 juillet, que la question relative à l'emprunt grec a donné lieu à des négociations entre les trois Puissances, désireuses d'arriver à un résultat définitif, puisque le gouvernement grec continue à se montrer sourd à leurs représentations les plus pressantes. Le ministre de Russie semble disposé à ce que de nouveaux conseils soient adressés au gouvernement Grec et exprime l'espoir qu'ils auront du succès. Il y a eu aussi des pourparlers avec le ministre de Grèce à Londres, qui n'a su rien répondre aux observations du ministre des affaires étrangères de la Grande Bretagne relativement à la situation déplorable du pays, au brigandage, au gaspillage de la fortune publique et à la violation des libertés nationales. Le ministre de Russie, tout en admettant l'exactitude des renseignemens de Lord Palmerston, a cru cependant juste et convenable de ne pas attribuer tout le mal au gouvernement et il en a rejeté une partie sur la législation du pays, pour laquelle, à son avis, le peuple grec n'est point encore suffisamment mûr.

« Cependant le gouvernement de la Grande Bretagne et celui de la France sont décidés à ne plus se laisser jouer par le gouvernement Grec, qui a peut-être regardé leur patience comme une impossibilité à faire valoir les droits que leur accorde le traité du 7 mai 1832. Bien qu'aucune mesure décisive n'ait été encore prise, l'entente qui existe entre les deux gouvernements et qui prend sa source dans les circonstances de la France et dans la position que gardent la Russie, la Prusse et l'Autriche vis-à-vis ces deux puissances, ne laisse aucun doute sur la prochaine adoption de résolutions définitives.

« Le ministre de Russie à Londres a lu à Lord Palmerston la note que le ministre de l'Empereur